

HÉRITAGES DE ROSENZWEIG

La « Bibliothèque des Fondations »
est publiée sous les auspices de
la Fondation du Judaïsme français
avec le soutien de
la Fondation pour la Mémoire de la Shoah

TITRES PARUS

Héritages de Rachi

coordonné par René Samuel Sirat

Réceptions de la cabale

coordonné par Lucie Kaennel et Pierre Gisel

Zadoc Kahn.

Un grand rabbin entre culture juive, affaire Dreyfus et laïcité

coordonné par J.-P. Chaumont et J.-C. Kuperminc

Entre Orient et Occident. Juifs et Musulmans en Tunisie

coordonné par Denis Cohen-Tannoudji

Juifs et anarchistes. Histoire d'une rencontre

coordonné par Amedeo Bertolo

De Tunis à Paris. Mélanges à la mémoire de Paul Sebag

coordonné par Claude Nataf

Rire, Mémoire, Shoah

coordonné par Andréa Lauterwein,

avec la collaboration de Colette Strauss-Hiva

Retours. Mélanges à la mémoire de Stéphane Mosès

coordonné par Patricia Farazzi et Michel Valensi

Expériences croisées

Les Juifs en France et en Allemagne aux XIX^e et XX^e siècles

coordonné par Heidi Knörzner

Terre d'exil, terre d'asile

Migrations juives en France aux XIX^e et XX^e siècles

coordonné par Colette Zytnicki

Héritages de Rosenzweig

Nous et les autres

Contributions
de

Myriam Bienenstock • Bernhard Casper Emilia D'Antuono
Donatella Di Cesare • Robert Gibbs • Sonia Goldblum
Heinz-Jürgen Görtz • Jean Greisch • Irene Kajon • Steven Katz
Jean-François Marquet • Florian Nicodème
Irene Abigail Piccinini • Wolfdietrich Schmied-Kowarzik
Michael Zank

suivis d'un inédit
de

Franz Rosenzweig

ouvrage sous la direction de
Myriam Bienenstock

Éditions de l'éclat

© – Éditions de l'éclat, Paris, 2011

www.lyber-eclat.net

Sartre ou Rosenzweig ? À propos de la réception de Franz Rosenzweig en France

Myriam Bienenstock

Le nom de Franz Rosenzweig est bien connu en France, depuis longtemps : c'est dans notre pays qu'eut lieu, dans les années 1960-1970, la réception la plus significative de sa pensée, tout particulièrement sur le plan philosophique. Nous devons cette réception à Emmanuel Levinas qui, dès les premières pages de *Totalité et infini* (1961), se réclamait de Rosenzweig, « trop souvent présent dans ce livre pour être cité ¹ ». Nous la devons aussi à Stéphane Mosès, dont l'un des ouvrages les plus importants : *Système et Révélation. La philosophie de Franz Rosenzweig*, fut publié en 1982², l'année même de la première parution en traduction française de *L'Étoile de la Rédemption*. Dès cette époque, les publications – et aussi, précédant et préparant celles-ci, des cours et colloques, et des programmes de recherche consacrés à Rosenzweig – se multiplièrent dans notre pays. De l'intérêt suscité par ces recherches témoignent tout particulièrement les activités développées, elles aussi avec un enthousiasme grandissant, dans le cadre prestigieux de l'École Normale supérieure de la rue d'Ulm : aux Archives Husserl, dirigées par Jean-François Courtine. Le point culminant de ces activités fut l'organisation à Paris en 2009, sous l'égide des Archives Husserl elles-mêmes et aussi de la « Société Rosenzweig internationale », du plus important Congrès international jamais consacré à Rosenzweig, en France comme à l'étranger : « Nous et les Autres. » Parmi les philoso-

1. Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1961 (désormais : Levinas, TI), Préface, p. xvi. Cf. déjà la conférence prononcée par Levinas en 1959, au deuxième Colloque des intellectuels juifs de langue française, sur « Entre deux mondes (La voie de Franz Rosenzweig) », aujourd'hui accessible dans Emmanuel Levinas, *Difficile liberté. Essais sur le judaïsme* (1963 : désormais : Levinas, DL), éd. revue et corrigée et multiples rééditions au Livre de poche, p. 253-281.

2. Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la Rédemption* (désormais : *Étoile*), trad. Alexandre Derczanski et Jean-Louis Schlegel, Paris, Seuil, 1982, 2^e éd., 2003. Stéphane Mosès, *Système et Révélation. La philosophie de Franz Rosenzweig*, Paris, Seuil, 1982, II^e éd. revue et corrigée, Paris, Bayard, 2003.

phes, Franz Rosenzweig est déjà devenu un Classique, tout particulièrement en France.

Et pourtant ce n'est pas lui, ni même Emmanuel Levinas, qui dans beaucoup de milieux en France, et singulièrement à nouveau dans les milieux philosophiques, fixe les termes de la discussion, que ce soit sur le judaïsme et sur les Juifs, ou également sur l'Autre : sur cette pensée de l'Autre que Rosenzweig, philosophe du dialogue, avait pourtant été l'un des tout premiers à inaugurer. Sur ces deux questions, le philosophe que l'on entend surtout en France, aujourd'hui comme hier, est plutôt Jean-Paul Sartre : le Sartre qui disait du Juif en 1945-1946, dans ses *Réflexions sur la question juive*, que c'est « un homme que les autres hommes tiennent pour Juif » ; et aussi ce Sartre qui vers 1943 et au début de 1944 faisait dire à l'un des personnages de *Huis Clos* la phrase fameuse « l'enfer, c'est les Autres³ ». – Mais lorsque Sartre écrit ces phrases, savait-il ce que Franz Rosenzweig avait écrit sur les Juifs, et sur l'Autre ? Avait-il jamais entendu le nom de Rosenzweig ?

Il est permis d'en douter. En 1933-1934 Sartre avait fait, certes, un séjour d'un an à Berlin, et pendant ce séjour, il aurait pu entendre le nom de Rosenzweig, ou mettre la main sur certains de ses travaux : par exemple sur la thèse de Rosenzweig consacrée à *Hegel et l'État*⁴, donc à la philosophie politique de Hegel et à sa philosophie de l'histoire. Sartre, en effet, s'intéressait beaucoup à la philosophie de Hegel, comme l'avait d'ailleurs fait Rosenzweig avant lui. Longtemps, ce sera aussi Hegel, et la philosophie de l'histoire de Hegel, que Sartre invoquera dans ses propres œuvres – ou plutôt, qu'il conjurera : à nouveau, comme l'avait fait Rosenzweig avant lui. « S'il y a une Histoire c'est celle de Hegel. Il ne peut pas y en avoir d'autre. Mais s'il n'y a qu'une pseudo-histoire : alors caricature. À cause de l'unité introuvable » : voilà ce qu'écrit Sartre en 1947-1948, dans ses *Cahiers pour une morale*⁵. Beaucoup plus tard encore, en 1980, Levinas relève des mots, que Sartre aurait dits à Benny Lévy : « Si l'histoire juive existe, Hegel a tort. Or l'histoire juive existe⁶. » De tels mots, s'ils sont authentiques, attestent l'importance considérable sur Sartre, et aussi sur Levinas, de Hegel : de Hegel et de la philosophie hégélienne de l'histoire, mais non pas de la pensée de Rosenzweig ; et la conclusion à en tirer est claire : ce n'est

3. Les œuvres de Sartre sont publiées aujourd'hui aux Editions Gallimard, et dans de nombreuses éditions de poche.

4. Franz Rosenzweig, *Hegel und der Staat*, 2 vol., 1920, rééd. Berlin, Suhrkamp, 2010 ; trad. fr. Gérard Bensussan, *Hegel et l'État*, Paris, PUF, 1991.

5. J.-P. Sartre, *Cahiers pour une morale*, Paris Gallimard, 1983, ici p. 31.

6. J.-P. Sartre, « L'Espoir maintenant. Entretien avec Benny Lévy », *Le Nouvel Observateur*, n° 802, lundi 24 mars 1980, p. 103-139.

pas de Rosenzweig que Sartre s'est inspiré, même s'il fut parfois proche de lui, par ses idées.

« Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande », écrira Sartre quelques années après la guerre, en 1949 :

« Nous avons perdu tous nos droits et d'abord celui de parler ; on nous insultait en face chaque jour et il fallait nous taire ; on nous déportait en masse, comme travailleurs, comme Juifs, comme prisonniers politiques...⁷ »

Qui, « nous » ? À qui donc se réfère ce 'nous' ? Quel est son sens ?

Cette question, posée par le texte de Sartre, est d'abord d'ordre historique et politique ; et la réponse à lui apporter ne devrait pas être contestée, car elle est univoque : en incluant les Juifs dans la communauté nationale française, en les mentionnant explicitement, Sartre voulait faire un geste politique qui, à l'époque, n'allait pas de soi. Le geste fut bien compris comme tel, et apprécié. Pourtant, avec et par-delà ce geste, l'usage du « nous », récurrent dans tout son texte, interpelle. Il nous interpelle tout particulièrement aujourd'hui – comme l'avait bien fait ressortir Stéphane Mosès lui-même, lors de la préparation du Congrès Rosenzweig de Paris : « Mais les philosophes », demandait-il, « qu'ont-ils à dire, sur la question du Nous ? Qu'ont-ils à dire aujourd'hui sur cette question, tout particulièrement en France ? » La question qu'il posait là était d'ordre politique et historique, mais c'était aussi une question authentiquement philosophique ; et c'est le connaisseur de Rosenzweig, qui la posait : Rosenzweig, en effet, avait beaucoup réfléchi, longtemps avant Sartre, sur cette question ; et il l'avait fait en philosophe. Pour trouver une réponse adéquate à cette question du « Nous », il nous faut nous tourner vers Sartre, certes – mais aussi, sans aucun doute, vers Rosenzweig.

La question du « Nous » avait été centrale pour Rosenzweig, et pourtant elle fut très peu examinée jusqu'à présent par les spécialistes, et par les connaisseurs de son œuvre. La partie centrale de ce volume est donc consacrée à son examen. En ouverture, le lecteur trouvera aussi, après la présentation de la réception de Rosenzweig en France par l'auteur de ces lignes, Myriam Bienenstock (depuis 2007 Présidente de la « Société Rosenzweig internationale »), un essai introductif de portée plus générale, dans lequel Steven Katz (Chaire Elie Wiesel, Boston) pose clairement et avec beaucoup de lucidité quatre questions fondamentales, qui animent une bonne part des recherches contemporaines sur Rosenzweig :

(1) quel sens et quelle portée accorder à la méthode de « théologie négative », défendue dans l'*Étoile* ?

7. J.-P. Sartre, *Situations, III. Lendemain de guerre*, Paris, Gallimard, 1949 (multiples rééditions), p. 11 sq.

(2) Comment comprendre et comment évaluer la conception de la Révélation de Rosenzweig comme « commandement » plutôt que comme « loi », ainsi que le rapport de cette conception au judaïsme ?

(3) Rosenzweig est-il un penseur juif examinant des idées éminemment juives, ou plutôt un philosophe qui s'interrogerait sur des questions universelles, lesquelles ont évidemment aussi, comme telles, des implications pour le judaïsme ?

(4) Que dire, enfin, de l'opposition de Rosenzweig à l'historicisme, l'école historique dominante en Allemagne du temps de Rosenzweig ?

C'est le plus souvent sur ce dernier plan, le plan historique et politique, que la question du « Nous » est posée : elle est alors comprise comme une question sur la « communauté », voire sur ce que l'on appelle, d'un terme très péjoratif, « communautarisme ». Mais n'est-ce pas d'abord sur d'autres plans, plus fondamentaux, que se pose la question du « Nous » ? Dans ce volume, ces dimensions de fond ont été identifiées et analysées avec le plus grand soin. Irene Kajon (Rome) et Wolfdietrich Schmied-Kowarzik (Kassel) ont d'abord retracé l'histoire du problème, sur le plan des idées philosophiques. Dans « *Societas in exteriore homine. Le problème de la construction du Nous chez Rosenzweig* », Irene Kajon a aussi marqué très clairement l'originalité de Rosenzweig par rapport à une grande partie de la tradition philosophique ; une originalité due à la façon qu'eut Rosenzweig de comprendre l'éthique et la transcendance, mais aussi à son enracinement dans des sources juives, qui le conduisirent à mettre l'accent sur l'extériorité – ce fut ce point que Levinas choisit de relever, dans des ouvrages de philosophie générale comme *Totalité et Infini* – sous-titré « Essai sur l'extériorité » – aussi bien que dans ses textes consacrés à la pensée juive.

Dans « Différenciations du *Nous* chez Rosenzweig et dans la tradition philosophique », Wolfdietrich Schmied-Kowarzik souligne le rôle joué en cette matière par l'ami de Rosenzweig, Eugen Rosenstock-Huessy, et sa philosophie du langage. « On me donne un nom, donc je suis » : voilà ce qu'avait écrit, longtemps avant Sartre, Eugen Rosenstock-Huessy. Rosenstock semble même avoir beaucoup insisté sur cette affirmation : plutôt que de dire avec Descartes « Je pense, donc je suis », il faut dire : « On me donne un nom, donc je suis⁸. » Rosenzweig avait marqué son accord : il avait lui aussi souligné que le « Je authentique » (*das eigentliche Ich*) ne va pas de soi, qu'il n'existe que dans la réponse à un « appel », l'appel de son nom. Mais l'« autre », celui qui pour Rosenzweig donne un nom, celui qui donne son nom au Juif, ce ne fut pas comme chez Sartre l'antisémite, ou

8. « *Man gibt mir einen eigenen Namen, darum bin ich.* » Eugen Rosenstock-Huessy, *Die Sprache des Menschengeschlechts. Eine leibhaftige Grammatik in vier Teilen*, Heidelberg, Lambert Schneider, 1963, p. 766.

encore le nazi. Il faudrait plutôt dire que c'est *tout autre* : 'tout' étant d'abord pris ici au sens universaliste, et très positif, de 'chacun' : chaque autre dans la mesure où il est autre, et en ce sens tous les autres ; mais 'tout' étant également pris, en tout cas chez Rosenzweig et aussi après lui chez Levinas, au sens de celui qui est Tout Autre, de Dieu. Que l'autre me définisse, que ce soit l'autre qui me donne un nom, donc comme on le dit aujourd'hui une « identité », ce ne fut pas pour Rosenzweig un enfer, comme l'écrivit Sartre. Ce fut – et c'est – un appel : un appel que l'autre m'adresse, à le reconnaître, le reconnaître comme être humain ; et ainsi un appel à la responsabilité. On voit bien ici combien Sartre fut proche de Rosenzweig : très proche de lui, mais aussi si éloigné ! Sartre – le Sartre de l'après-guerre – semble bien avoir été sur ces points, par sa pensée de l'Autre et donc aussi par sa pensée sur les Juifs, diamétralement opposé à Rosenzweig. Ceci ne veut-il pas dire que pour tout ce qui concerne les Juifs et le judaïsme, mais également pour ce qui concerne la pensée de l'Autre et du dialogue avec l'Autre, il faut aujourd'hui impérativement tenir compte de Rosenzweig – de Rosenzweig, qu'il ne devrait plus être permis d'ignorer, tout particulièrement en France ?

Dans ce volume, c'est aussi à la dimension proprement *théologique* de la question de l'Autre – non envisagée par Sartre, mais fondamentale pour Rosenzweig – que plusieurs articles de haute tenue rendent droit. Je mentionnerai ici en tout premier lieu l'exposé de Bernhard Casper (Freiburg), qui dans « La temporalisation des *Nous* » souligne dès l'abord combien devient pressant aujourd'hui le problème

qui est là, sous nos yeux, dans le caractère exclusif de la relation religieuse en tant que telle – et par là également dans le caractère exclusif des religions réellement existantes. N'est-il pas vrai que dans les religions, les hommes se distinguent toujours d'autres hommes ? Et que, de fait, ils se séparent nécessairement de ces autres ? Et n'est-ce pas là la raison pour laquelle les religions qui existent de fait ont été, toujours de nouveau, non pas seulement l'occasion, mais la raison essentielle de la guerre ? (ci-dessous, p. 68)

Au lecteur de découvrir, avec l'aide précieuse de Bernhard Casper, quelle réponse Rosenzweig crut pouvoir apporter à ce défi toujours vivace, voire plus intense encore à notre époque.

Le lecteur français appréciera aussi tout particulièrement l'approche choisie par Heinz-Jürgen Görtz (Hanovre) qui se tourne d'abord vers Levinas, pour demander où, dans le « Nous » du judaïsme moderne, Levinas situait Rosenzweig ; et pour en venir ensuite à l'*Étoile*, ainsi qu'à « l'événement de langage », dans ce livre. « Quand quelqu'un dit *nous* », écrivait Rosenzweig dans l'*Étoile*⁹,

9. *Étoile*, p. 279.

je ne sais pas, même quand je le vois, qui est visé : est-ce lui et moi, lui et moi et quelques autres, lui et d'autres mais sans moi, et enfin, lesquels, parmi les autres ?

C'est aussi la conception du langage de Rosenzweig qui retient l'attention de Jean-François Marquet (Tours), dans un très bel article consacré à « L'Articulation des personnes dans la pensée de Franz Rosenzweig », et de Donatella Di Cesare (Rome), dans « Le Caractère dialogique de la Rédemption » : l'étude comparée du rapport de Rosenzweig à Humboldt, sur la question de savoir comment comprendre la forme linguistique de la dualité, ou encore du « duel », méritait assurément d'être faite, tout comme méritait d'être étudiée la « Généalogie de l'intersubjectivité » chez Rosenzweig, du « paganisme » à la « révélation », ainsi que le fait Emilia D'Antuono (Naples) sur la base d'une magnifique analyse du *Cantique des Cantiques*, inspirée par Rosenzweig.

Dans « Assimilation – dissimilation. Rosenzweig sur l'école », Myriam Bienenstock (Tours) étudie la question du *Nous* telle qu'elle se pose dans l'éducation, et ce que disait Rosenzweig, comme éducateur : il s'était voulu non pas tant philosophe que plutôt, d'abord et avant tout, éducateur ; et pourtant la dimension de son œuvre qui concerne sa conception de l'éducation – juive, mais aussi générale – fut singulièrement négligée par beaucoup de ses lecteurs et interprètes, tout particulièrement en France. Dans son article, Myriam Bienenstock voudrait donc attirer l'attention sur les principes qui selon Rosenzweig devraient diriger l'éducation : Rosenzweig l'aurait voulue juive, mais aussi nationale, et unitaire.

Les articles rassemblés dans la seconde partie de ce volume, « Politiques de l'histoire », portent également sur « Nous et les Autres », mais dans une perspective plus directement politique, au sens large de ce terme qui comprend aussi l'histoire, et le droit. La question de l'identité juive est abordée par Irene Abigail Piccinini (Turin), à partir d'une perspective empruntée à Leo Strauss, et par Florian Nicodème (Bordeaux), qui dans « L'événement historique : une matrice de communauté élargie ? » examine avec beaucoup d'acuité le concept même d'« événement », tel que le comprit Rosenzweig. Dans « La grammaire des lois », Robert Gibbs (Toronto) analyse avec brio, à partir des traductions de la Bible réalisées par Rosenzweig en commun avec Martin Buber, un *nous* dont Rosenzweig lui-même n'avait pas approfondi l'étude alors même pourtant que, comme le dit Gibbs avec justesse, il se trouve au fondement de toute communauté : le *nous* du droit, de la jurisprudence, qui dépend lui aussi des relations dialogiques unissant

le *je* et le *tu*, non moins que le *nous* chantant sur lequel Rosenzweig s'était longuement penché.

Dans « Les idées politiques de Rosenzweig », Michael Zank (Boston) tente d'identifier la perspective appropriée pour juger de textes de philosophie de l'histoire et de philosophie politique qu'avait rédigés un tout jeune Franz Rosenzweig dès 1910, pour une conférence qui eut lieu à Baden-Baden en 1910. Certains de ces textes, désormais publiés, furent très mal accueillis lors de leur présentation : si mal que Rosenzweig lui-même avoue avoir ressassé des années durant les critiques destructrices – mais, dit-il lui-même, justifiées – qui l'avaient personnellement visé¹⁰. Même s'il n'est pas certain qu'il aurait lui-même souhaité la publication de ces textes de jeunesse, nous ne sommes pas tenus, comme chercheurs, de nous conformer à ses souhaits, ou même à ses évaluations : Rosenzweig ne va-t-il pas jusqu'à écrire lui-même, en 1923, que « la différence entre ce que l'on apprend d'essentiel sur Hegel dans mon livre et ce que l'on peut déjà lire chez Haym n'est vraiment pas si grande¹¹ » ? Mais ce n'est pas l'ouvrage de Haym¹², c'est bien plutôt celui de Rosenzweig, *Hegel et l'État*, qui fut, tout récemment encore, réédité en édition de poche, et qui est traduit en bien des langues : entre le livre de Haym et le travail de Rosenzweig, les spécialistes de Hegel voient bien, même au XXI^e siècle, une grande différence, qui demeure tout à l'avantage de Rosenzweig.

Mais c'est à un tout autre héritage de Rosenzweig qu'est consacrée la troisième et dernière partie de ce volume : elle porte sur « La parole de l'amour » (*Das Wort der Liebe*), cette méditation sur l'expérience de l'amour qui, comme le dit fort bien Jean Greisch (Paris), se trouve au principe même de la rédaction de *l'Étoile de la rédemption*¹³. Jean Greisch, ainsi que Sonia Goldblum (Strasbourg), s'attachent là à

10. Cf., dans le *Rosenzweig-Jahrbuch* n° 3 (2008), W.D. Herzfeld, « Franz Rosenzweig und Siegfried Kaehler : Stationen einer deutsch-jüdischen Beziehung ; Briefe », ediert von W.D. Herzfeld ; ainsi que « Die Leitsätze des Baden-Badener Kreises und das Referat von Franz Rosenzweig auf der Tagung vom 9. Januar 1910 mit dem Titel "Das 18. Jahrhundert in seinem Verhältnis zum 19ten und zum 20ten" », p. 167-254. Cf. ici tout particulièrement p. 180-187.

11. Cf. ici *Rosenzweig-Jahrbuch* n° 3 (2008), p. 228 sq.

12. R. Haym, *Hegel und seine Zeit. Vorlesungen über Entstehung und Entwicklung, Wesen und Werth der Hegel'schen Philosophie*, Berlin 1857, repr. Darmstadt, Wiss. Buchges., 1974.

13. L'expression « parole de l'amour » fut utilisée par Rosenzweig lui-même dans une lettre à son ami Eugen Rosenstock-Huussy. Lettre en date du 22 août 1918, aujourd'hui publiée dans Franz Rosenzweig, *Die « Grilli »-Briefe. Briefe an Margrit Rosenstock-Huussy*, Inken Rühle et Reinhold Mayer eds., préface de Rafael Rosenzweig, Tübingen, Bilam Verlag, 2002, ici p. 126.

l'étude du rapport entre la genèse de l'*Étoile de la Rédemption* et ces relations triangulaires, « atrocement incompréhensibles¹⁴ » que Franz Rosenzweig eut avec Eugen Rosenstock-Huussy, mais aussi avec l'épouse de ce dernier Margrit, dite « Gritli ». Avec « Gritli », Franz Rosenzweig entretint une remarquable correspondance, récemment publiée en allemand¹⁵, qui élucide bien des points restés énigmatiques sur la composition de l'*Étoile* : par exemple celui de savoir quelle signification il convient d'accorder à cette figure de l'étoile de David que Rosenzweig retint dans le titre de son chef d'œuvre. Au traitement éclairant de ces questions dans son propre article, Jean Greisch ajoute ici la traduction française inédite d'un magnifique texte de Rosenzweig, le « Gritli-*num* » : point culminant et achèvement de ce volume.

Nos remerciements vont aux Archives Husserl et à leur Directeur Jean-François Courtine qui a rendu possible, avec l'aide de Marc Crépon, l'organisation à Paris, par la Société Rosenzweig Internationale, du Congrès Rosenzweig : ainsi qu'à la Fondation pour la Mémoire de la Shoah et la Fondation du judaïsme français qui, par leur soutien généreux, ont permis non seulement la tenue du Congrès, mais aussi la traduction de nombreuses contributions en langue française – par la suite revues par Myriam Bienenstock – puis la publication du volume aux Editions de l'éclat.

Nous tenons aussi à remercier Nelly Hansson, initiatrice de la « Bibliothèque des Fondations », ainsi que les Editions de l'éclat et leur directeur Michel Valensi, pour avoir accueilli ce volume dans leur collection.

14. L'expression est à nouveau de Jean Greisch, dans le titre même de son essai.

15. Cf. note 13 ci-dessus.